

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 72 (1933)  
**Heft:** 18  
  
**Artikel:** Croquis lausannois : les petits aveugles  
**Autor:** Père Grise / Christin, Marc  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-225244>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

beaucoup de trouble et d'émotion, soit qu'elle fut peu sentimentale de sa nature, soit qu'elle fut trop heureuse d'avoir retrouvé la liberté qu'un mari peu intéressant lui avait léguée, il n'y avait pas encore deux ans, pour faire don de cette liberté à un autre, tout aimable fût-il. Elle souriait au régent comme à ses autres clients, et, comme pour ses autres clients, elle lui faisait de jolis paquets qu'il avait plaisir à porter, et voilà, rien de plus.

Lui, cependant, était décidé à ne pas se contenter d'aussi peu, et puisque, pour le moment du moins, Lucie avait le cœur aussi dur qu'un pain de sucre, il l'attaquerait sur un autre point, comme le renard qui retourne un hérisson. Un matin, il avait acheté douze cahiers et douze crayons, ce qui avait fait sourire la jeune femme parce que l'avant-veille déjà, il en avait fait provision. Elle fut sur le point de lui demander s'il en voulait tenir un banc sur la Riponne, mais se retint dans la crainte d'une réponse embarrassante, et resta silencieuse.

Mais lui voulait causer.

— Ça m'étonne toujours, dit-il, que vous n'ayez pas peur des voleurs.

— Des voleurs !... Voilà encore ; il n'y a point de voleurs ici, je n'en connais point en tous cas.

— Peut-être bien, mais il vient chez vous assez de gens que vous ne connaissez pas.

— Ceux-là, je les surveille du coin de l'œil.

— Etes-vous sûre de pouvoir le faire ?...

Quand vous prenez une boîte sur ce rayon là-haut, ou que vous cherchez quelque chose dans votre réserve, comment faites-vous pour voir ici ?

— Oh ! je m'arrange toujours.

— Oui, je vois ça. Et d'ailleurs, si vous prenez quelqu'un sur le fait, que lui diriez-vous, sans indiscrétion ?

— Oh, je serais terrible, et je porterais plainte tout de suite.

Il éclata de rire.

— Je sais bien comment ça se passerait : Vous diriez de votre plus douce voix : « Comment pouvez-vous faire une chose pareille ? » Et quand la femme ou l'enfant se mettrait à pleurer, vous auriez aussi la larme à l'œil, vous le congédieriez en lui faisant promettre de ne pas recommencer. Et vous lui donneriez probablement une plaque de chocolat pour lui faire oublier ce mauvais moment.

Lucie riait.

— Oui, oui, je vous connais, vous avez pitié de tout le monde, de moi excepté, qui suis pourtant un pauvre diable de célibataire n'ayant personne pour lui reprendre ses chaussettes.

Mais de ce jour-là, le régent ne souffla plus mot de voleurs éventuels ni de mariage. Il fut un client comme un autre, qui parlait agréablement des événements racontés par le journal, et d'autres menues choses dont l'importance n'était pas assez grande pour amener une discussion et une brouille entre de vieux amis. Il achetait toujours des cahiers et des crayons, des cigarettes et des sardines, parfois une douzaine de mouchoirs de poche...

Lucie le considérait comme un bon client, aussi fut-elle assez déçue en s'apercevant un beau matin que depuis huit jours il n'était pas venu. Il passait devant le magasin sans tourner la tête, sifflant une marche ou lisant un journal, soulevant son chapeau s'il croisait une femme et s'arrêtait une minute pour babiller s'il rencontrait un membre de la commission scolaire. Un jour (il y avait justement dans le magasin cette clabaudaise de Félicie) il s'arrêta avec l'ainée des filles du syndic, et longuement, sur le ton plaisant, babilla avec elle.

— Oh, dit la Félicie, ce n'est pas la première fois qu'on les voit ensemble, ça pourrait bien donner quelque chose.

— Il a bien raison, dit Lucie, c'est une bien gentille fille.

Mais, tout en disant cela, elle se sentait de très mauvaise humeur et se retint de dire à Félicie : « Allez vous promener et raconter vos histoires

ailleurs ». Cette mauvaise humeur persista jusqu'au soir. Elle eut beau se répéter que ce régent ne lui était rien, qu'il ne faisait que l'empêcher de travailler, que d'ailleurs, quand elle voudrait se remarier, elle trouverait aussi bien (elle n'osa pas dire mieux), sa mauvaise humeur persista ; les jours suivants, de tous les conciliabules qu'il tint, *coram populo*, avec la fille du syndic, et de tous les commentaires qu'elle en entendit. Et sa mauvaise humeur persista pendant les dix longs jours, où il ne mit pas les pieds au magasin et n'acheta pas le plus petit bout de papier, ni la moindre boîte de sardines pour aller en course de montagne.

Un jour, enfin (c'était tout près de midi, le moment où Lucie avait rarement un client et celui où elle n'aimait pas à en avoir), il entra. L'émotion qu'elle en ressentit ne l'empêcha pas de remarquer qu'il portait un gros paquet sous le bras.

— Il porte ses chaussettes à reprendre à la mère Brailard, pensa-t-elle, quelle quantité, bonté divine !

Le régent, cependant, avait posé le paquet sur le comptoir, et, après quelques mots sur la chaleur, il dit :

— Voilà madame, je vous rapporte tout ce que je vous ai volé.

Elle sursauta et le regarda avec un effroi tellement visible qu'il éclata de rire.

— Ma foi non, dit-il, je ne suis pas fou. Je viens de causer avec le syndic, tout à fait raisonnablement... Depuis un mois, chaque fois que je suis venu chez vous, je vous ai volé quelque chose et je vous rapporte le tout. Voilà. D'un coup de canif, il avait fait sauter la ficelle et aux yeux stupéfaits de la jeune femme apparut le mélange condensé de tout ce que contenait son magasin... Un paquet de chiorée, une lavette, un almanach du *Conteur Vaudois*, une bobine de coton, du chocolat, du Maggi pois et jambon, etc., etc. Il y avait même, enveloppée dans un pantalon de jersey rose, une tasse à thé en pseudo-Chine, et une paire de socques d'enfant. C'était ce qui faisait le paquet si volumineux.

— Comment avez-vous pu faire ça sans que je m'en aperçoive ? balbutia Lucie.

— Mais, j'en aurais pris le double, et je suis sûr que, parmi vos nombreux clients, il y en a quelques-uns qui réussissent aussi bien que moi. Ils savent que vous ne vous méfiez pas... Vous êtes-vous seulement aperçue qu'il vous manquait quelque chose ?

— Oui, la tasse, parce que vous n'aviez pas pris la soucoupe.

— Vous voyez que vous ne savez pas même ce que vous avez en magasin ; vous avez absolument besoin de quelqu'un qui surveille tout cela du coin de l'œil, moi, par exemple, comme comptable, ou comme mari, qu'en pensez-vous ?

— Vous ? mais je devrais vous faire enfermer.

— Vous n'avez point de témoins, c'est justement pour ça que je suis venu à midi, et c'est moi qui veux vous enfermer, dans mes bras, oui, comme ça vous serez en sûreté, et moi j'aurai quelqu'un pour reprendre mes chaussettes.

— Vous en dites des bêtises, pour un régent, comment voulez-vous que je reprenne vos chaussettes, si vous me tenez dans vos bras ?

Elle riait, il riait aussi.

Ce jour-là, pour la première fois, le régent arriva à l'école avec cinq minutes de retard. Dans l'après-midi, la femme de l'aubergiste lui fit demander pourquoi il n'était pas venu dîner... Il avait oublié et ne s'en était pas aperçu.

L. Musy.

#### LAHARPE A STAPFER

(Suite.)

VII.

Au mois d'août 1809, Laharpe fait part à son ami de la lecture qu'il a entreprise de la dernière édition de *l'Histoire des Suisses*, de Jean de Muller : « Les grands principes y sont proposés avec l'énergie convenable et présentés avec

courage, comme autant de miroirs fidèles où amis et ennemis pourront voir la liberté. »

Stapfer a essayé d'avoir raison des sombres pronostics de Laharpe, mais celui-ci persévéra : l'avenir ne lui dit rien de bon et tout en félicitant Stapfer de sa philosophie souriante, il ne peut la partager : « L'approche de la barbarie, résultat nécessaire de guerres dont le théâtre est l'Europe entière, m'occupe trop fortement pour que l'avenir riant que vous m'offrez puisse l'emporter sur les sensations produites par le présent. L'ancien continent, c'est mon opinion, appauvri, ruiné, devenu barbare, subira le sort des pays orientaux. Le joug de plomb que les Romains avaient fait subir à tant de nations fut brisé par des hommes du nord qui n'avaient pas été civilisés, par des sauvages en un mot, et ne pouvait l'être que par eux. Pour briser celui qui sera le partage de leur continent, il faudrait que dans ce même nord, les âges à venir formassent de nouveaux sauvages, pareils aux Goths, etc. ; mais l'expérience prouve que les nations corrompues par la civilisation ne reprennent pas le caractère original des hommes non-civilisés. La sauvagerie des Européens du nord qui ont été civilisés et corrompus ne serait plus de la même espèce que celle dont Tacite traça jadis les caractères. L'Amérique seule offre un asile aux connaissances de l'ancien monde ; mais celui-ci devenu barbare, elle s'en occupera fort peu ; c'est vers l'ouest que se porteront les regards de ses habitants, et il est bien à craindre que les connaissances ne retournent vers l'ancien monde qu'après avoir visité les îles de l'Océan Pacifique surgi (*sic*) dans la Nouvelle Calédonie ou dans la Nouvelle Zélande dont les enfants fourniront peut-être de nouveaux Pythagores pour le service de l'Asie et de l'Europe. *La période actuelle* (c'est nous qui soulignons) *me paraît avoir de frapants rapports avec celles des 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> siècles*, à l'exception seulement que l'invasion des barbares d'alors étaient externes, tandis que de nos jours, les barbares sont indigènes de l'Europe, différence qui n'est pas à l'avantage de notre siècle. »

Allons, voilà de quoi ne pas nous frapper trop à cause des choses bizarres du XX<sup>e</sup> siècle. On serait presque tenté de croire que Léon Daudet s'est inspiré de Laharpe (mais il l'ignorait sans doute) pour écrire son *Stupide XIX<sup>e</sup> siècle* dont maint lecteur de ce journal garde sans doute le souvenir. L. M.

**Distraktion.** — Deux touristes se promènent sur le quai d'Ouchy à la fin d'une splendide journée.

— Mon Dieu ! s'écrie le premier, rempli d'enthousiasme, à quel coucher de soleil sont donc beaux ici !

— Oui, répond le second, distraitemment, surtout le soir !

**Compliment flatteur.** — Oh ! cher maître, chantez-nous encore quelque chose avant de partir ?

— Volontiers, chère madame, mais l'heure est avancée, et je crains de déranger les voisins.

— Oh ! peu importe d'ailleurs, ils ont un chien qui hurle toute la nuit et qui nous dérange, on peut bien leur rendre la pareille !

Croquis lausannois.

#### LES PETITS AVEUGLES

**N**OUS est-il arrivé de stationner quelques minutes devant la gare de Chauderon, à l'heure où les petits aveugles de l'asile se promènent gentiment sur la terrasse ? Si oui, peut-être n'avez-vous pas pensé à lever les yeux et, par conséquent, n'avez-vous rien vu. Sinon, allez-y donc un jour, vers onze heures, et je vous affirme que vous ne regretterez pas la petite course.

Ils sont si doux et de si bonne humeur, ces enfants qui, par groupes, vont et viennent là-haut. Ils causent, sans doute, de jolies choses, de choses apprises à l'école, et ils cherchent, qui sait, à se représenter leurs formes et peut-être leurs couleurs. Ou bien, déjà musiciens, comme ils le sont tous, ils parlent du chant répété le matin même ou qu'on répètera tantôt. Ils se tiennent par le bras. Ils marchent au pas, serrés les uns contre les autres, comme s'ils sentaient la nécessité de s'unir contre les calamités de la vie, qui, dès ses débuts, leur fut marâtre.

Les fillettes ont les élégances natives de leur sexe et le sourire gracieux que le regard, hélas ! ne reflète plus, si jamais il l'a reflété. Elles minaudent avec grâce. Mais plus sérieuses, cependant, que les clairvoyantes. Sur elles, aussi, pèse le souci de l'avenir ; instinctivement, inconsciemment, elles le sentent ; mais, en somme, à l'heure présente, le monde est pour elles si bon que la pensée d'une vie pénible est plutôt vague, intuitive en leurs âmes juvéniles.

Et ces petits sont affectueux. Souvent aussi, sur la route, je les regarde et j'admire avec joie leurs mutuelles complaisances, leurs prévenances. Les moins malades, les plus forts, aident aux moins voyants, aux plus faibles. Ils le font spontanément, sans hésitation, sans arrière-pensée, comme s'ils accomplissaient une fonction naturelle. Et, d'ailleurs, n'est-ce point une fonction naturelle que l'observation judicieuse et absolue de la loi de solidarité humaine ? Sans s'en douter, ils l'appliquent, les petits aveugles, et j'imagine que, ce faisant, ils pensent agir comme tout le monde. Ils ont l'illusion de la justice. Qu'ils la gardent.

Je sais bien que les vieux aveugles doivent avoir goûté à d'amères déceptions, mais ils ne s'en plaignent guère.

Tenez : l'autre jour, je conversais avec un brave homme, aveugle de naissance, qui depuis des années gagne honnêtement et courageusement son pain à confectionner des corbeilles fines et des paniers de luxe d'un goût parfait. Et comme nous sommes de vieilles connaissances, familiers et confiants l'un dans l'autre, j'eus l'indiscrétion de le plaindre un peu. Il s'en étonna :

— Mais, vraiment, vous croyez donc que je suis malheureux. Non pas, comment pourrait-on récriminer quand on a tout le monde pour ami ?

— ... ?

Certainement. Y a-t-il sur terre un être plus et mieux servi que l'aveugle ? Ai-je besoin, lorsque je sors, de me soucier des chemins, des dangers, des embûches ? Est-ce qu'il ne se trouve pas toujours une brave main pour me guider, une main d'enfant, une main de femme, une main d'homme ? Et croyez-vous que ce ne soit pas un bonheur de se sentir ainsi soutenu ? On n'est pas seul, monsieur. On n'est pas seul. Je vous le dis : on a tout le monde pour soi.

Assurément, il y a du vrai dans cette affirmation, et le brave homme qui la formulait ainsi, était profondément sincère. Peut-être est-ce ce sentiment de confiance dans la bonté des hommes qu'on inculque aux petits aveugles et qui atténue la crainte de la vie, qui leur conserve ce gentil sourire dont ils sont généreux et qui pare d'un doux rayonnement leur salut et leur merci. Ils se savent aimés et cela suffit. La vie est difficile, a-t-on dit, mais on leur aidera et chaque fois que le chemin sera pénible, que les ornières seront profondes, que le danger sera imminent, une main viendra sans doute, main d'enfant, main de femme ou main d'homme, pour les aider moralement et matériellement, pour les confirmer dans cette pensée d'enfance que la solidarité est vraiment humaine et que les hommes vivent en frères.

Croyez cela, petits aveugles de l'asile. Croyez-le, puisqu'au dire de mon vieil ami le vannier, l'expérience, pour vous, le confirme. Croyez-le, car avec une conviction semblable, certes, vous êtes plus heureux que nous autres, les clairvoyants, hélas, qui voyons, parfois, trop clair.

Le Père Grise.

**Explication.** — Ce que tu es chic aujourd'hui. Quel est donc ce beau chapeau que tu portes si élégamment ?

— C'est celui que tu m'as donné la semaine dernière... Je l'ai fait nettoyer et ça m'a coûté 5 francs.

— Ah ! c'est qu'il est fort bien, ce chapeau ; tiens, voilà 10 francs, rends-le moi.

**Le bon remède.** — Le client perplexe. — Alors, vous me recommandez vraiment cette potion somnifère ?

Le pharmacien. — Si je vous la recommande ? Mais, cher monsieur, pensez donc qu'en plus du flacon, nous sommes obligés de donner un solide réveil-matin en prime à tout acheteur...



# MEMOIRES DU PETIT LOUIS.

**E** suis né à Genève, en 1791 ; mon père était Genevois, fugitif après l'édit de Nantes ; ma mère était Française, née à Marseille. Son père, nommé Kiégens, originaire de la Bohême, qui était bon musicien, harpiste et violon distingué, en fit une bonne musicienne ; elle était remarquable en 1787 (sous le nom de Madame Sabon) pour la harpe ; elle jouait aussi du violon, chantait et composait d'oreille de petites ariettes, très à la mode alors. Ma mère plaisait surtout par son caractère franc, gai, spirituel ; elle avait toute la haute société pour élèves, la harpe étant l'instrument le plus goûté à cette époque ; le clavecin n'était que sur le second plan. Les seize leçons se payaient un louis ; ce louis valait plus qu'aujourd'hui (1856), 36 francs, ce qui faisait que le ménage allait bien ; les loyers étaient si bon marché, que nous pouvions sous-louer une petite et une grande chambre garnies, ayant vue sur la place de la Fusterie, No 198, maison Faton, au 4<sup>e</sup> étage, pour 15 francs par mois ; c'étaient toujours des commis employés aux douanes qui les louaient ; nous étions Français à cette époque, *Département du Léman*.

De son côté, mon père avait de l'ouvrage en quantité, mais, d'une faible santé et ayant l'habitude des cercles et des sociétés d'hommes, style si peu français puisque les dames n'y étaient pas reçues ; mon père, dis-je, par ces raisons, ne travaillait que six heures par jour pendant l'été, et quatre pendant l'hiver. Chaque jour donc, à cinq heures, il se rendait à son cercle pour y fumer sa pipe d'Ulm, faire de la politique et ergoter à la genevoise.

Mon père, de même que ses surannés compatriotes, n'aimait pas les talents extraordinaires, tels que Jean-Jacques Rousseau, Mme de Staël, et autres gens à grand succès qui ont illustré Genève. (Lawater et le docteur Gall ont raison de prétendre que les Genevois ont la bosse de la contemplation, mais aux dépens de celle de l'admiration, qui leur manque totalement) ; de plus, mon père détestait Voltaire et Napoléon.

Ma mère était catholique, elle avait l'esprit de tolérance ; c'est de toutes les religions la plus belle, c'est celle qui fera mourir de honte tous ces dénaturés fanatiques qui doivent assurément disparaître de la surface du globe.

Ma bonne mère réussissait très bien avec sa quantité d'élèves, mais dans ce bas monde tout n'est qu'heur et malheur ; un M. David, professeur de harpe, arrive à Genève, et en moins d'un mois lui enlève toute sa clientèle. Ayant trop de charge, elle quitta alors Genève avec ma sœur, et s'en fut donner des concerts à Lausanne, Neuchâtel, Yverdon et Vevey. Quant à moi, je restai avec mon père, qui n'avait pas à se louer de ma conduite, parce que je faisais l'école buissonnière, et que je n'apprenais pas bien ma grammaire ; les participes, les datifs, les conjonctifs m'ennuyaient au superlatif. Nos locataires de chambres s'amusaient beaucoup de moi et me montaient la tête ; il y en avait un surtout, nommé Gsell, Corse de naissance, qui m'aimait beaucoup, et son père ayant assisté à différentes batailles qu'il se plaisait à me raconter comme s'il s'y fût trouvé lui-même, contribua plus que tout autre, par ses récits, à exalter mon imagination.

Ma mère, s'étant fixée à Lausanne, réussit à avoir des élèves ; elle demeura rue de l'Etraz, et se trouvait dans ce moment aussi heureuse que sa position le lui permettait. Ses concerts étaient goûtés et suivis par la première société. Cette ville possède une aristocratie militaire qui a voyagé, a eu des relations intimes avec la

bonne société européenne, et en a rapporté chez elle cette amabilité qu'on y trouve, et que les millions ne peuvent remplacer. Aussi les écrivains comme Alexandre Dumas père, Victor Hugo, Sainte-Beuve et autres, ne tarissent-ils pas en éloges sur ce peuple d'agriculteurs et d'artisans qui les a reçus lors de leur passage, en frères qui comprennent l'aristocratie du talent, et la placent en première ligne partout où ils sont assez heureux de la rencontrer.

J'aurais vivement désiré me trouver auprès de ma mère ; j'en avais un tel désir, que je ne pouvais plus me sentir à Genève loin d'elle ; mon père avait beau me mettre sous clef, je m'échappais toujours de la maison ; pour m'en empêcher, il me prit mes vêtements, et ne me laissa en place que de vieux jupons de ma sœur ; c'était pour moi une punition ignoble ; malgré cette précaution, je m'échappai quand même un soir qu'il faisait très sombre, mais tous les gamins du quartier me poursuivirent de leurs huées, sarcasme impossible à supporter, et je dus rentrer avec tous ces cotillons en loques, presque nu, ayant laissé par la Fusterie des vestiges de mon grotesque accoutrement. Mon père, voyant cela, prit le parti de m'envoyer à Lausanne. Oh ! quel bonheur pour moi de voler dans les bras de ma mère, je l'aimais si tendrement ! j'étais si fier, avec mes dix ans, d'avoir été nourri de son lait, bonheur que ma sœur plus âgée que moi de trois ans n'avait pas eu, que mon affection pour elle s'en augmentait.

J'arrive malencontreusement à Lausanne un soir que ma mère donnait concert dans la salle de la Municipalité, place de la Palud. D'abord, ce fut pour ma mère une surprise peu agréable de me voir arriver en habit de voyage, assez mal mis, parce que je n'avais pas voulu prendre le temps de me nettoyer, pressé que j'étais de la voir ; elle me renvoya vite à son appartement, rue de l'Etraz, où je versai des larmes à l'occasion de cette fâcheuse réception, mais à son retour elle me consola et m'embrassa tendrement, parce qu'elle comprenait l'empressement que j'avais mis à lui aller sauter au cou dès mon arrivée ; ma mère avait fait bonne recette, ce qui n'avait pas peu contribué à calmer ses nerfs surexcités par mon arrivée intempestive.

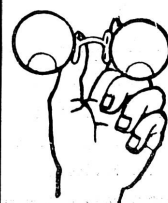
*Mémoires de L. Sabon. (A suivre).*

**A quoi sert, en somme, le Tribunal fédéral ?**

Nous pouvons nous enorgueillir de posséder à Lausanne l'une des hautes cours les plus remarquables du continent, tant pour le statut qui la régit que pour la valeur de ses juges. Aussi n'est-ce pas par hasard que plusieurs de ceux-ci ont été appelés à présider des tribunaux arbitraux mixtes entre ex-belligérants. Et cependant, il y a toujours des gens, chez nous, pour se demander à quoi sert, en somme, le Tribunal fédéral ! « L'Illustré » du 4 mai publie, en réponse, à cette question, un reportage très vivant, complété par de nombreuses photos prises à cet effet.

Pour la rédaction  
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron



# TREUTHARDT

Opticien spécialisé dans le choix des verres, le confort des montures, l'exécution des ordonnances. — 35 ans de pratique.

Place Faucon - St-Pierre 3, LAUSANNE, Tél. 24.549

# DODILLE

LE CHEMISIER DE LAUSANNE

DES PRIX ABORDABLES  
DANS UN CADRE CHIC

HALDIMAND, II